

Présentation Trêve de commentaires

Jean Larose

Number 47, March–April–May 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21647ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Larose, J. (1992). Présentation : trêve de commentaires. *Nuit blanche*, (47), 2–2.

TRÊVE DE COMMENTAIRES

Les pages de **Nuit blanche** abondent en informations et commentaires sur les livres, les auteur(e)s, sur la littérature et le monde de l'édition. Alors, pourquoi les auteur(e)s ne deviendraient-ils pas éditorialistes! Nous vous présenterons à l'occasion des textes que la rédaction du magazine considère importants, stimulants, voire polémiques.

«De tous les fantômes littéraires, les français sont chez nous les plus fantomatiques, et je souhaite dire [...] quelques mots de ce que représente, pour nous Québécois, la littérature française.

La littérature française, c'est notre littérature. Car de la même manière que nous pouvons dire, et de plein droit, que nos ancêtres ont construit des cathédrales, nous devons reconnaître que ce sont de nos ancêtres qui ont écrit les **Essais** de Montaigne et les tragédies de Racine. Et même si nous ne pouvons pas dire, hélas, que nos pères ont fait la Révolution, nous littéraires, en nous autorisant de la littérature — qui ignore les règles patriarcales de parenté et qui ne connaît que les parentés de langue —, nous pouvons et nous devons dire que, par filiation et cousinage linguistique, nos aïeux ont fait la Révolution française, qu'ils ont tranché la tête du Monarque, et qu'ils ont écrit les littératures françaises des dix-huitième, dix-neuvième — et vingtième siècles, pas moins que la littérature québécoise.

L'étude de la littérature française exerce sur nos étudiants, je le constate tous les jours, plusieurs effets bénéfiques.

D'abord, elle leur permet d'admirer la France et de s'identifier à elle, et ainsi de restaurer la part française de leur identité, altérée chez nous par l'Anglais et par un certain clergé. Je crois en effet — c'est ce que pourrait prouver une étude qu'il serait temps de mener — que dans la psyché québécoise, le Français fonctionne un peu comme le Juif: il incarne l'origine refoulée, «le traître» qui nous a vendus, «l'arrogant» que l'on peut haïr passionnément; en somme, celui par rapport à qui on pourra toujours se prévaloir du bon droit de la victime.

Deuxièmement, la littérature française permet aux étudiants de s'affranchir de la tyrannie du «vécu québécois», étouffoir qui répand la grisaille sur la vie, qui leur a souvent été imposée dans leurs études antérieures, et que propage d'ailleurs la machine médiatique. La littérature française affine le goût des étudiants en leur faisant comprendre qu'une œuvre doit être jugée sur sa qualité littéraire et jamais sur sa proximité, sa familiarité ou sa «familialité».

Troisièmement — conséquence de cette distance ou absence de familiarité —, l'étude de la littérature française améliore la langue des étudiants, en combattant le préjugé désastreux des pédagogues selon lequel la langue ne serait qu'un outil de communication, et en rétablissant le privilège de la littérature en matière de norme et d'invention linguistiques. Et en leur faisant connaître les états antérieurs du français, la littérature française confère un passé, une histoire, une mémoire et de l'expérience à leur langue. La pensée se renforce quand la langue s'enrichit. La langue écrite de France, c'est notre langue écrite. Pour qu'ils puissent penser avec toute la force et la richesse possibles, il faut donc apprendre aux jeunes Québécois à considérer tout naturellement la littérature française comme leur littérature.

Dernier effet bénéfique de l'enseignement de la littérature française au Québec, et qui les résume tous: dans le contexte actuel au Québec, la littérature française peut servir de médiateur privilégié à cette «culture de soi comme différence intérieure et expérience de l'autre». Car le nationalisme a envahi notre littérature et se l'est appropriée en méconnaissant la spécificité littéraire, si je puis dire, de notre littérature, son identité fantomatique. Ce ne sont pas les écrivains qui sont à blâmer, mais l'institution pléthorique qui gonfle leurs œuvres pour pouvoir les exploiter. On a souvent orienté la lecture des textes québécois vers un sens restreint, en l'investissant soit de nationalisme, soit de cette idéologie vulgaire et intimidante qui veut faire de la langue un outil de communication. [...]

Pour que la littérature québécoise mérite sa place dans l'éducation québécoise, pour qu'elle en gagne une dans les classes de toute la francophonie, l'institution littéraire doit d'abord lui rendre son essence littéraire, sa dignité fantomatique, cesser de la traiter comme un bien de famille. La littérature ne fait pas partie d'un patrimoine familial. On trompe les étudiants et on trahit la littérature en présentant les œuvres comme des choses à notre image et à notre ressemblance. Ce n'est pas parce qu'on sera Québécois que l'on comprendra mieux un livre québécois et moins bien un livre français. C'est peut-être même le contraire.

Je dirai, pour conclure, que la littérature française garde pour la littérature québécoise le contact avec les morts.[...] La littérature québécoise n'a pas encore réussi — pour des raisons analogues à celles qui nous confinent encore, comme dit Miron, au non-poème; et pour d'autres raisons qui tiennent à son exploitation patrimoniale —, à résister à la mort, à relever les morts par l'invention virile de sa liberté.» ■

*Extraits de **L'amour du pauvre**, par Jean Larose, «Papiers collés», Boréal, 1991. Reproduits avec l'aimable autorisation de l'auteur et de l'éditeur.*